

CHRONIQUES D'HISTOIRE MAÇONNIQUE

L'AVENIR.

Perspective d'un Phalanstère ou Palais Sociétaire dédié à l'humanité.

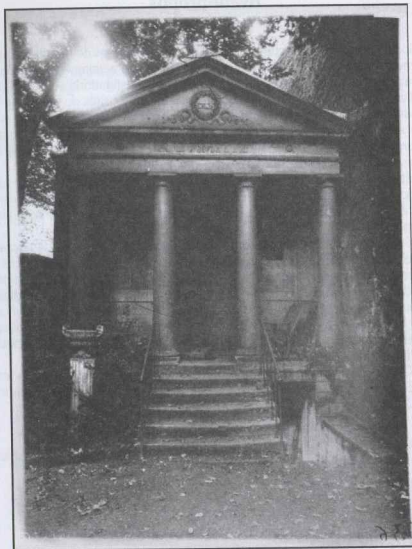


Vue perspective d'un phalanstère

62

ANNÉE 2008

INSTITUT D'ÉTUDES ET DE RECHERCHES MAÇONNIQUES



Le temple à l'amitié photographié par Eugène Atget en 1910 (B.H.V.P., cliché Baptiste Essevoz-Roulet).

ÉTUDES

Le temple « à l'amitié », rue Jacob à Paris Mythes et réalités

par Baptiste Essevoz-Roulet¹ et William Pesson²

Le temple à l'amitié³ est un petit édifice néo-classique bâti au début du XIX^e siècle situé dans un jardin privé au numéro 20 de la rue Jacob à Paris⁴. Il n'est visible que depuis quelques fenêtres du voisinage et n'est pas accessible au public. Le temple est inscrit à l'Inventaire Supplémentaire des Monuments Historiques depuis 1947 et a été rénové en 1973⁵. Il n'est signalé au XIX^e siècle que dans quelques actes notariés et administratifs⁶. Georges Cain est le premier en 1906 à mentionner son existence dans une publication⁷. La notoriété du temple à l'amitié s'accroît ensuite avec le salon littéraire de l'« Ultra-païenne »⁸ Natalie Clifford Barney⁹, locataire de 1908 à sa mort du pavillon dont il dépend. L'édifice est alors maintes fois cité comme l'un des éléments qui ont fondé la légende du 20, rue Jacob¹⁰.

¹ Baptiste Essevoz-Roulet est docteur en sciences et historien spécialiste du quartier Saint-Germain-des-Prés à Paris. Il est l'auteur d'articles en lien avec la rue Visconti, publiés sur le site www.ruevisconti.com.

² William Pesson est architecte Dplg et historien de l'art, spécialiste de l'architecture des temples maçonniques. Il a publié l'ouvrage *Architectures maçonniques* aux éditions AAM et un essai sur le Temple de Saint-Louis du Missouri dans les *Chroniques d'Histoire maçonnique*, n° 60.

³ Le temple dédié à l'amitié est parfois appelé « temple de l'Amitié », surtout dans les publications et évocations récentes. Les auteurs du début du XX^e siècle le nomment « temple à l'amitié » en référence à la dédicace de son fronton (Pierre Champion, *Mon Vieux Quartier*, XXXII, *Temple à l'Amitié*, Paris, 1932, pp. 388-400 ; Natalie Clifford Barney, *Souvenirs Indiscrets*, Paris, 1960 ; Georges Cain, voir note 7 infra).

⁴ La rue Jacob s'appela « rue du Colombier » jusqu'en 1836. La maison prend en 1790 les numéros 1334 (numérotage révolutionnaire) puis 20 en 1805 (numérotage impérial). Jusqu'à la Révolution, elle est parfois appelée « hôtel de Saxe », désignation pouvant semer la confusion avec l'actuel 12 de la rue Jacob, homonyme.

⁵ La rénovation a fait l'objet d'une polémique (voir notamment Georges Pillement, *Paris Pouéble*, Paris, 1974, pp. 111-112).

⁶ Dans les actes administratifs du XIX^e et du début du XX^e siècle, le temple à l'amitié est simplement appelé « pavillon » (inventaire après décès de Marie-Louise Doucet veuve Delamarque, Arch. nat., Min. centr., LXV, 1215 (30 octobre 1847)) ou « kiosque » (calepins de révision du cadastre, fiche du 20, rue Jacob, Arch. Dép. Paris).

⁷ « Encloses entre la rue Jacob, la rue de Seine et la rue Bonaparte, des retraites fleuries se découvrent encore ; l'une d'elles recèle un « temple à l'Amitié », touchant dans sa grâce vieillotte [...] » (Georges Cain, *Promenades dans Paris, la rue Visconti*, le Figaro du 8 mai 1906). Georges Cain était conservateur du musée Carnavalet de 1897 à 1914.

⁸ *Journal de l'Abbé Mugnier* (1879-1939), Paris, 1985, p. 240.

⁹ Natalie Clifford Barney est une femme de lettres américaine ayant publié essentiellement en français. Elle naît dans l'Ohio en 1876 et meurt à Paris le 3 février 1972.

¹⁰ Par exemple Hemingway : « Miss Barney [...] tenait salon chez elle, à dates fixes. Elle avait aussi un petit temple grec dans son jardin. » (Ernest Hemingway, *Paris est une fête*, Paris, 1964).

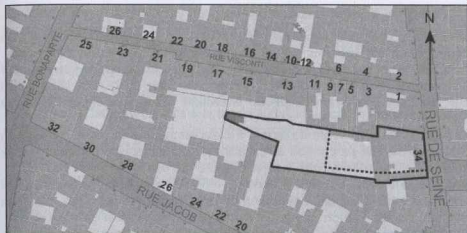
Pourtant, peu d'auteurs se sont sérieusement intéressés à l'histoire du temple à l'amitié¹¹. La méconnaissance de ses origines et des intentions de son concepteur a favorisé nombre de légendes, rarement vérifiées, rarement exactes. Les inscriptions « A L'AMITIE » et « DLV » qui figurent sur le bâtiment n'ont pas non plus été interprétées de manière convaincante.

Le temple à l'amitié a ainsi été longtemps associé à la passion d'Adrienne Lecouvreur¹² pour le Maréchal de Saxe¹³, mais il a aussi été écrit qu'il était réputé renfermer un tombeau¹⁴ ou le débouché d'un souterrain secret¹⁵, ou encore être un temple maçonnique¹⁶. Si la plupart de ces légendes ont été réfutées¹⁷, l'origine franc-maçonne du temple n'a été ni démontrée ni démentie. Cette étude s'attache, à partir de nouveaux éléments d'archives, à présenter l'origine du bâtiment, l'histoire de ses constructeurs, son architecture et à proposer quelques réponses aux questions en suspens.

HISTOIRE DU TERRAIN

Le jardin dans lequel le temple à l'amitié se trouve aujourd'hui dépend jusqu'en 1769 du 34, rue de Seine. Cette année-là, le propriétaire de cette parcelle, Jean-Baptiste Elie Camus de Pontcarré¹⁸, garde la maison et vend séparément le jardin¹⁹. La vente est associée à la création d'un passage de servitude sous le bâtiment permettant l'accès au terrain.

Par ailleurs, le propriétaire du 20, rue Jacob depuis 1762, le notaire Guillaume Angot, n'arrive plus à honorer ses dettes. La maison est vendue par adjudication le 16 juin 1790 à un jeune couple²⁰. Il s'agit de Nicolas Simon Delamarche (parfois orthographié « de Lamarche » avant 1789) et de Marie-Louise Doucet.



Parcelle du 34, rue de Seine jusqu'en 1769 (schéma Baptiste Essevez-Roulet).
Le jardin est ensuite séparé de la maison avec création d'un passage de servitude (pointillés).
La position actuelle du temple est soulignée à titre indicatif.

La parcelle du 20, rue Jacob est alors occupée par un immeuble sur rue avec porte cochère donnant accès à une cour, une aile en retour à gauche avec au fond un petit bâtiment d'un étage mansardé et combles, avec écuries en rez-de-chaussée²¹.

Le jardin n'y est associé qu'en 1804. La maison du 34, rue de Seine avait été acquise en 1799 par Marie-Suzanne Doucet de Suriny (parfois orthographié Surigny), veuve d'Etienne Cyprien Renouard de Bussière et cousine germaine de Marie-Louise Doucet²². Cinq ans plus tard, Nicolas Simon Delamarche et la veuve Bussière rachètent le jardin et le partagent : la servitude de passage est rendue au 34, rue de Seine, et le jardin est attribué au 20, rue Jacob²³.

Après le décès de Nicolas Simon Delamarche en 1813, sa veuve continue à résider dans leur propriété jusqu'à sa mort en 1847. La famille Maupéou²⁴, parents éloignés de Nicolas Simon Delamarche, hérite alors de la maison. Elle la cède dès 1850 par adjudication à la famille Journault qui en reste propriétaire jusqu'en 1922. La société Bernheim Frères et Fils la rachète pour spéculer sur la valeur du terrain en vue du prolongement, jamais réalisé, de la rue de Rennes²⁵. Le 20, rue Jacob est mis en copropriété en 1966 et c'est Michel Debré qui acquiert le pavillon en fond de cour dont dépendent le jardin et le temple.

¹¹ Acte de vente du 20, rue Jacob à Angot (Arch. nat., Min. centr., XLII, 479 (24 avril 1762)).

¹² Le vendeur est Jacques Dumoulin qui a racheté la maison aux descendants de Camus de Pontcarré en 1782.

¹³ Acquisition du terrain, acte avec plan passé devant Ballet, notaire à Paris, le 21 Pluviôse an 12. Archives privées.

¹⁴ La famille Maupéou en hérite en 1847 et non en 1822 comme on peut le lire parfois (Pierre Champion, *op. cit.*, p. 389).

¹⁵ Le terrain devait border la section prolongée de la rue de Rennes avec laquelle il devait former encoignure avec la rue Jacob. Pour la même raison, la société Bernheim avait acquis le 7-9, rue Visconti en 1919 (Arch. dép. Paris, VOⁿ 332).

¹¹ Voir notamment : Pierre Champion, *op. cit.* ; et l'article de Guy Mélicourt, « Le temple de l'Amitié à Paris », *Vieilles Maisons Françaises*, n°66, octobre 1975, pp.28-29.

¹² Adrienne Lecouvreur (1692-1730) est une célèbre tragédienne de la Comédie-Française.

¹³ Marquis de Rochebelle, *Promenades dans toutes les rues de Paris par arrondissement - VI^e arrondissement*, Paris, 1910, p. 73.

¹⁴ Pierre Champion, *op. cit.*, p. 388.

¹⁵ Gabriel Demombynes, « La rue des Marais et la Maison de Racine », *Bull. Soc. Hist. du VI^e art. de Paris*, Janvier-juin 1914, p. 26.

¹⁶ Par exemple Michel Salles, Conseil de Paris, séance du 19 juin 1975, BMO du 28 juillet 1975, p. 702.

¹⁷ La légende la plus tenace fut celle qui faisait du temple un monument élevé pour Adrienne Lecouvreur. Aucun élément ne permet pourtant de l'affirmer et la période de construction est incompatible avec l'époque où vécut l'actrice. Voir notamment Pierre Champion, *op. cit.*, p. 388.

¹⁸ Jean-Baptiste Elie Camus de Pontcarré, seigneur de Viarmes, Belloy et autres lieux, est conseiller d'état, ancien prévôt des marchands de la ville de Paris.

¹⁹ Le jardin est acheté par Claude Marie Pie Horque de Cerville. Ce terrain avait été occupé par un manège à chevaux avec écuries et hangar (Arch. nat., Min. centr., LXV.363, (15 avril 1769)).

²⁰ La maison est adjugée pour 60 050 livres de prix principal (Arch. nat., Min. centr., XLII, 653 (26 février 1791)).

DATATION DU TEMPLE

Le temple apparaît pour la première fois, avec des contours redressés et un plan intérieur simplifié, sur le relevé du cadastre impérial par feuille d'immeuble. L'historien et archiviste Ernest Coyecque, dans une étude réalisée au moment du versement de ce fonds aux Archives nationales, date du 1^{er} août 1821 au 20 août 1822 les fiches non datées de la section Unité dont dépendait la rue Jacob²⁶.

Par ailleurs, l'acte de vente du terrain à Delamarche et à la veuve Bussièrre en 1804 contient une description et un plan qui permettent de constater que le temple à l'amitié n'existe pas encore. Il a ainsi été bâti entre 1804 et 1822.

Le décès de Nicolas Simon Delamarche en 1813 est le seul événement qui aurait pu donner lieu à une description de la parcelle entre ces dates, mais son testament ne fait allusion ni aux bâtiments ni au temple. Il n'est pas fait d'inventaire après son décès²⁷ et aucun document n'a à ce jour pu restreindre l'intervalle 1804-1822 de manière certaine.

L'inventaire après décès de Marie-Louise Doucet indique que le bâtiment sur rue du 20, rue Jacob était baillé à des locataires et que le couple occupait la partie sur cour²⁸. La présence d'un jardinier parmi leur personnel²⁹ confirme que les Delamarche avaient la jouissance du jardin. Il est ainsi vraisemblable que ce sont eux qui ont fait construire le temple à l'amitié.

LE COUPLE DELAMARCHE

Nicolas Simon Delamarche naît en 1749 ou 1750 dans une famille bourgeoise³⁰. Il devient avocat au Parlement, Commissaire aux ventes et Huissier Priseur au Châtelet de Paris de 1777 à 1787. Il est ensuite Maître des requêtes de Monsieur le frère du Roi et intendant des affaires de plusieurs familles. Il est aussi le tuteur de Louis Alexandre Andraudt, Comte de Langeron³¹. En 1782, il épouse Marie-Louise Doucet³² et ils s'installent au 20, rue Jacob peu de temps après en avoir fait l'acquisition³³. Nicolas Simon Delamarche y

²⁶ Ernest Coyecque, *Bull. Soc. Hist. Paris et Ile de France*, 1908, pp. 238-280.

²⁷ D'après un acte de notoriété relatif au décès de Nicolas Simon Delamarche (Arch. nat., Min. centr., LXV, 636 (29 mars 1813)).

²⁸ Inventaire après décès de Marie-Louise Doucet veuve Delamarche.

²⁹ Testament olographe de Nicolas Simon Delamarche daté du 11 mai 1812 (Arch. nat., Min. centr., LXV, 636 (3 mars 1813)).

³⁰ Son père est Georges Simon Delamarche, marchand bourgeois de Paris, et sa mère, Marie Geneviève Lemoyne (selon l'acte de mariage Delamarche-Doucet ; Arch. nat., Min. centr., XLVI, 484 (21 février 1782)).

³¹ Louis Alexandre Andraudt Comte de Langeron s'illustre lors des guerres napoléoniennes puis devient général d'infanterie dans l'armée russe. Ses mémoires ont été publiées (*Mémoires de Langeron, Général d'infanterie dans l'armée Russe*, Paris, 1902).

³² Marie-Louise Doucet a 18 ans lorsqu'elle se marie. Elle est la fille de Louis Raphaël Doucet, marchand de vins, bourgeois de Paris et Jeanne Louise Danonville (acte de mariage, op.cit.).

³³ Le jeune couple est déjà familier du quartier Saint-Germain-des-Près puisque Nicolas Simon Delamarche habite rue Sainte-Marguerite puis rue Saint-Benoît et Marie-Louise Doucet chez ses parents, rue de Seine (acte de mariage, op.cit.).

décède en février 1813 après trois années de souffrances et d'invalidité à l'âge de 63 ans. Sa femme meurt en 1847 à 83 ans. Le couple, visiblement soudé³⁴, ouvert et cultivé³⁵, a mené une vie très aisée et n'a pas eu de descendance.

L'ARCHITECTURE DU TEMPLE À L'AMITIÉ

Le temple à l'amitié et l'aménagement de la parcelle du 20, rue Jacob évoquent les « jardins à fabriques », très à la mode au XVIII^e siècle³⁶, qui allient le pittoresque aux vertus morales³⁷. Ces jardins, parfois qualifiés de « jardin de la sensibilité »³⁸, ont aujourd'hui le plus souvent disparu ou été altérés.

Les fabriques servent de pavillon de jardin et de point d'observation du paysage. Leur destination est souvent indiquée dans le décor du bâtiment par des éléments de statuaire, des initiales ou des inscriptions gravées comme c'est le cas pour l'édicule de la rue Jacob.

Au XVIII^e siècle, un véritable mouvement de société prône le développement des sentiments nobles et l'idée d'élever un temple à l'amitié prend des expressions diverses tant littéraires³⁹ qu'artistiques⁴⁰. Les vertus morales sont aussi le moyen de justifier des références à l'Antiquité classique et de donner du sens aux différents éléments de décor. C'est ainsi que l'utilisation de colonnes isolées ou engagées, des ordres d'architecture ou de la forme d'un temple à plan rectangulaire ou circulaire prend une signification qui est connue et comprise par le promeneur. Un ordre dorique, par exemple, pourra accompagner un édifice destiné à promouvoir une vertu tandis que l'ordre corinthien sera plutôt lié à un sentiment plaisant.

³⁴ Madame Delamarche est décrite par son mari comme aimante, fidèle et pleine de sollicitude, capable d'être « une amie sûre et indulgente, un guide éclairé ». D'elle, monsieur Delamarche dit : « Ma femme, ma fidèle, ma meilleure, ma seule amie (...) Je lui dois la vie heureuse que j'ai menée depuis trente ans que nous sommes unis » (testament de Nicolas Simon Delamarche, op.cit.). Madame Delamarche reprendra, 34 ans après, dans son propre testament, les dernières volontés de son mari (testament de Marie-Louise Doucet veuve Delamarche du 17 juin 1845, Arch. nat., Min. centr., L 1215 (5 octobre 1847)).

³⁵ Leur bibliothèque de 800 volumes contient des classiques de la littérature, les nouveautés de l'époque et quelques livres d'histoire et de médecine (inventaire après décès de Marie-Louise Doucet veuve Delamarche, op.cit.).

³⁶ Les parcs à fabriques continuent cependant à être réalisés après le XVIII^e siècle. Les fabriques du parc du château de Groussay, près de Rambouillet dans les Yvelines, ont été réalisées à l'initiative de Charles de Beistegui par Emilio Terry et Alexandre Serebriakoff au milieu du XX^e siècle.

³⁷ Les plus grands d'entre eux, sans commune mesure avec la parcelle parisienne étudiée, possèdent une vingtaine de constructions évocatrices d'atmosphères variées. Les fabriques sont indissociables du paysage qui les entoure et évoquent souvent une maison chinoise, une ruine gothique, un temple classique ou encore une vallée des tombeaux. Voir notamment Jean-Charles Krafft, *Plans des plus beaux jardins pittoresques de France, d'Angleterre et d'Allemagne et des édifices, monuments, fabriques qui concourent à leur embellissement dans tous les genres d'architecture, tels que chinois, égyptien, anglais, arabe, mauresque*, Paris, de Levrault et de C. Pougens, 1809-1810, 2 vol. in-fol.

³⁸ Michel Baridon, *Les jardins : paysagistes, jardiniers, poètes*, Paris, 1998.

³⁹ Voltaire, « Le Temple de l'amitié », *œuvres complètes de Voltaire*, Paris, 1859, Tome V, pp. 521-523 ; Anonyme, *Le Temple de l'amitié dédié à la Contesse Joséphine de Breuniner*, Venise, 1795.

⁴⁰ M. J. Dumesnil, « Catalogue de l'œuvre de Mme de Pompadour », *Histoire des plus célèbres amateurs français et de leurs relations avec les artistes*, Paris, veuve Jules Renouard, 1858, Tome I, art. 44. Un dessin de François Boucher daté de 1753 y représente la façade d'un temple de l'Amitié d'ordre dorique agrémenté d'une tour évoquant les armes de la marquise de Pompadour et d'un médaillon avec chiffres.

De nombreux parcs pittoresques en France et à l'étranger contiennent un temple dédié à l'amitié. Ces édifices servaient vraisemblablement à la réunion d'intimes et certains d'entre eux contenaient des allégories de l'amitié⁴¹ ou des évocations de proches du propriétaire. Ils pouvaient aussi servir à conserver la mémoire d'un être cher comme le temple du jardin de Sans-Souci⁴² inspiré des écrits de Cicéron⁴³.

Les temples construits en Europe ne présentent pas de modèle typologique unique et leurs dimensions sont très variables. Leur architecture est le plus souvent inspirée de l'Antiquité gréco-romaine⁴⁴ avec utilisation de colonnes et modénatures. L'ordre dorique⁴⁵ est le plus répandu mais le ionique⁴⁶ et le corinthien sont parfois utilisés.

Qualifiée de « temple d'Amitié », une construction édifée à la fin du XVIII^e ou au début du XIX^e siècle a existé à Paris au numéro 4 de la rue de l'Essai. Également ornée de chiffres et de dédicaces à l'amitié, elle ne présentait pas de similitudes architecturales avec le temple de la rue Jacob⁴⁷.

La Révolution française marque une rupture dans l'histoire des parcs à fabriques. Des temples à l'amitié sont pour autant toujours réalisés au début du XIX^e siècle, comme en témoignent ceux de Clisson⁴⁸ et de la rue Jacob, avec une expression formelle typique du goût de cette période⁴⁹.

⁴¹ Ces représentations allégoriques pouvaient prendre la forme de sculpture comme l'*Amour embrassant l'Amitié* de Jean-Baptiste Pigalle. Cet artiste est aussi l'auteur d'une *maquette de Pompadour* au Parc du château de Bellevue. Des évocations de Castor et Pollux, les jumeaux symboles de l'amour fraternel, se trouvent dans plusieurs temples de l'amitié et notamment dans celui du jardin de Betz, voir note 46 infra.

⁴² Élevé dans le parc du château de Sans-Souci, près de Potsdam, le temple de l'amitié commémore la défunte sœur de Frédéric le Grand. Dans une lettre adressée à Voltaire le 24 octobre 1773, le roi livre en plus de ses intentions, une description sommaire du temple et déclare avoir envoyé un dessin à Voltaire qui a ainsi pu avoir connaissance de l'architecture du monument.

⁴³ Le monument élevé par le consul romain à sa fille défunte Tullie est construit comme un lieu de piété. Il se situait dans les jardins de sa villa de Tusculum. Voir notamment les Lettres de Cicéron à Atticus, livre XII, lettres 18, 35, 36, 37, 38, etc. dans Jos.-Vict. Le Clerc, *œuvres complètes de M.T. Cicéron*, Tome XIX, Paris, 1826.

⁴⁴ Un exemple célèbre de monument à l'amitié adopte une forme originale avec l'évocation exotique d'une Pagode à Chanteloup. Elle est élevée à partir de 1775 dans la Vallée de la Loire par l'architecte Le Camus pour le duc de Choiseul qui, de son exil, tient à remercier les amis qui lui rendent visite.

⁴⁵ L'ordre dorique est notamment utilisé pour les temples de l'amitié des jardins de Stowe dans le sud de l'Angleterre ou encore celui, circulaire, du palais de Pavlovsk près de Saint-Petersbourg.

⁴⁶ Le jardin du château de Betz (Oise) possède un temple avec portique composé de quatre colonnes d'ordre ionique. Ce parc s'étend sur environ soixante hectares, voir notamment le dossier très complet qui lui est consacré dans *Pala revue de l'art des jardins*, n°6, automne 2006, pp. 83-130.

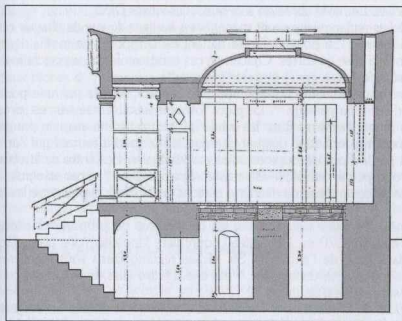
⁴⁷ Ce temple était orné de deux plaques de marbre noir dont l'une portait les initiales DVC ou DVG, la date 1757 ou 1737 selon les descriptions, et plusieurs mentions en latin à l'amitié (M. Tesson, *Rapport sur une maison située au 4, rue de l'Essai*, PV. Commission Vieux Paris, 1905, pp.26-27 et V. Nourry, « Un temple d'Amitié et un puits qui parle sur la Montagne Saint-Geneviève », *Bull. Mont. Ste Gen.*, t.VII, 1920-38, pp. 93-98).

⁴⁸ Le temple de Clisson est édifié entre 1812 et 1825 sur les fondations d'une ancienne église. Il était destiné à recevoir les tombeaux de François et Pierre Cacaot, tous deux amis du sculpteur Lemot, initiateur du courant italianisant de Clisson au début du XIX^e siècle.

⁴⁹ L'architecture d'ensemble du temple est proche de celle d'une chapelle néo-classique élevée à Brech dans le Morbihan. Cette chapelle soignée est construite dans l'enclos dit du Champ des Martyrs où sont placés dès 1814 les restes des monarchistes fusillés en 1795.

DESCRIPTION DU TEMPLE DU 20, RUE JACOB

L'emprise au sol du temple à l'amitié de la rue Jacob est de 8 m de profondeur au maximum sur 4,50 m de large et son faîtage culmine à environ 5,60 m⁵⁰. Le temple est composé d'un niveau de cave, d'un *pronaos* constitué par un portique et d'une pièce en place de la *cella*. La toiture est à deux pentes égales avec une partie centrale vitrée.



Coupe du temple à l'amitié (Med.Arch. Pat., cliché Baptiste Essevez-Roulet).

La cave est semi-enterrée et accessible par un escalier sur le côté droit du portique. Le sous-sol est constitué d'une petite pièce toute en largeur et d'une cave de plan circulaire avec un rayon de l'ordre de 2 m avec un pilier central maçonné de 1 m de diamètre. La couverture de la cave est assurée par la structure portante en bois du plancher de la pièce du rez-de-chaussée dont la sous-face est ainsi visible.

Le niveau principal du temple est surélevé d'environ 1 mètre par rapport à celui du jardin. Le podium est accessible par six marches avec garde-corps métallique aux motifs simples⁵¹. Le *pronaos* est constitué de quatre colonnes isolées d'une

⁵⁰ Expertise du monument, Med.Arch. Patr., dossier Temple de l'Amitié, 1972.

⁵¹ Le garde-corps avec un dessin à base de croix visible aujourd'hui date de la campagne de refecton entreprise en 1975.

quarantaine de centimètres de diamètre et de près de 3 m de hauteur. Deux pilastres de mêmes dimensions répondent à ces colonnes du côté de la pièce. Les colonnes du portique sont d'ordres dorique ou toscan⁵² et supportent un entablement constitué d'une architrave, d'une frise et d'une corniche surmontée d'un fronton triangulaire. La frise porte, entre deux disques décoratifs, une inscription en lettres romaines rédigée en français : « A L'AMITIE ». Le tympan du fronton est orné d'une couronne de fruits attachée par un ruban aux nombreux déliés. Le motif abrite en son centre les lettres DLV.

Deux niches rectangulaires sont ménagées à hauteur de vue de chaque côté de l'entrée centrale. La porte à double battant est composée de motifs décoratifs avec profils à base de carrés. Chacun de ces carrés renferme un cercle avec une représentation florale, peut-être une marguerite. L'entrée est constituée d'un vestibule avec rachats, fermés par une porte, de part et d'autre du passage⁵³. La pièce formant le salon intérieur est circulaire avec un rayon d'environ 2 m. Le sol de la pièce est traité avec un parquet en bois à motif rayonnant au dessin remarquable. Le motif décoratif qui l'orne est formé à partir d'une découpe en seize parties égales. Le centre de la composition est occupé par une étoile elle aussi à seize branches⁵⁴ et par un cercle d'une trentaine de centimètres de diamètre où sont inscrites en marqueterie les lettres DLV.

Peu ornés, les murs sont agrémentés de pilastres de proportions allongées, hauts d'environ 2,70 m, à chapiteau corinthin. Une cheminée avec glace est située dans l'axe de l'entrée⁵⁵. Six niches rectangulaires sont régulièrement réparties tout autour de la pièce⁵⁶ et l'une d'entre elles, au moins, reçoit une tablette surmontée d'un miroir⁵⁷.

La coupole de la pièce, non visible de l'extérieur, est divisée en vingt-quatre rayons et une corniche simple assure la transition entre la partie cylindrique et celle semi-sphérique. L'intrados de la voûte intérieure culmine à 4,30 m et son centre est occupé par un *oculus* surmonté d'une verrière. L'architecture du temple est maîtrisée et fidèle à l'esthétique néo-classique. Son

architecte n'a pas été formellement identifié⁵⁸. Il est aussi envisageable que, selon la pratique de l'époque, le temple ait été réalisé d'après un recueil d'architecture ou d'après des dessins fournis à un entrepreneur⁵⁹.

L'utilisation d'un ordre dorique ou toscan est conforme à l'interprétation donnée à l'époque à ces éléments. L'aspect sobre de l'édicule rappelle que l'amitié se cultive loin du faste⁶⁰. La couronne de fruits du fronton évoque l'abondance et aussi peut-être l'intemporalité de l'amitié, toujours renouvelée.

L'éclairage zénithal de la pièce, seule ouverture vitrée vers l'extérieur, s'explique par son implantation entre trois murs mitoyens. Il est aussi conforme à l'idée de l'amitié : la lumière homogène éclaire de manière uniforme et sans hiérarchie chacun des occupants du temple.

Les deux niches du *pronaos* sont aujourd'hui vides. Il est vraisemblable que vu leur emplacement et leurs dimensions, elles étaient destinées à accueillir des bustes ou des éléments de décoration⁶¹.

Le pilier de maçonnerie au centre de la cave est surdimensionné car il ne maintient que le plancher de bois de la pièce du temple. Il était peut-être destiné à supporter le poids d'un élément décoratif comme une statue.

Enfin, du point de vue pratique, l'implantation du temple dans le jardin permet de masquer partiellement les limites des trois propriétés voisines et de valoriser un renforcement de la parcelle. Le temple devait aussi préserver l'intimité de ses visiteurs, loin de l'agitation de la maison et des locataires de l'immeuble sur rue.

LE TEMPLE À L'AMITIE ET LA FRANCO-MAÇONNERIE

Dès le classement de l'édifice à l'Inventaire Supplémentaire des Monuments Historiques en 1947, le temple est décrit comme « appartenant à une loge maçonnique »⁶². Dans la seconde moitié du XX^e siècle, le temple à l'amitié est ensuite désigné comme un temple maçonnique⁶³. Un document de 1972 conservé dans le casier archéologique de la Commission du Vieux Paris en témoigne, évoquant une « étoile maçonnique » au centre du parquet et cherchant à associer la dédicace « à l'amitié » avec les loges « les Amis réunis » ou « l'Amitié et l'Épreuve »⁶⁴.

⁵² Un traité comme celui de Pierre Esquié (1853-1933), bien que postérieur à la construction du temple, montre la ressemblance de l'édicule dédié à l'amitié et du modèle proposé pour un temple d'ordre toscan, *Traité élémentaire d'architecture...*, Massin, Paris, s.d., planches VII, VIII et IX. Le temple est aussi qualifié de toscan dans l'article de V. Nourry, *op.cit.*

⁵³ Les formes du terrain et de la pièce circulaire permettent de récupérer des petits espaces placés dans les angles du temple et qui sont qualifiés de rachats.

⁵⁴ L'intérieur du temple de l'Amitié du jardin de Betz est lui aussi divisé en seize parties.

⁵⁵ L'utilisation de faïence dans le manteau de la cheminée actuelle indique qu'elle a été remaniée. Son existence est pour autant confirmée dès l'origine par la présence dans le temple de chenets, selon l'inventaire après décès de Mme Delamarque en 1847.

⁵⁶ Des placards accessibles par une porte basse sont ménagés dans les deux niches situées de part et d'autre de la cheminée.

⁵⁷ D'après des clichés datant de la première moitié du XX^e siècle conservés à la Commission du Vieux Paris (C.V.P., Casier Archéologique, VP 67).

⁵⁸ Dans son testament, Nicolas Simon Delamarque demande à « Mr Gisors (...) de continuer (...) ses soins et ses conseils pour nos maisons ». Il peut s'agir de Jacques-Pierre Gisors (1755-1828) ou de Guy Alexandre Jean-Baptiste de Gisors (1762-1835), tous deux architectes. L'un d'eux est peut-être l'auteur du temple.

⁵⁹ Certains architectes ou décorateurs s'étaient fait la spécialité du commerce des dessins pour des fabriques de jardin. L'ouvrage de Kraft sur les *Plans des plus beaux jardins pittoresques de France*, *op.cit.*, ressemble ainsi, par le choix riche et varié de fabriques proposées, à ce qu'il est possible de qualifier de catalogue.

⁶⁰ Dans le récit des promenades de Bertrand Barère dans le parc de Betz, l'amitié n'est ni l'amie du faste ni des richesses (Pola, *op.cit.*, p. 89 à 130).

⁶¹ Natalie Clifford Barney y avait disposé les bustes d'Adrienne Lecouvreur et du Maréchal de Saxe.

⁶² *Mairie de Paris, Tome 2, 6^e arrondissement, Règlement du Plan Local d'Urbanisme (PLU)*, 2001, p. 24.

⁶³ Le temple maçonnique est un local qui abrite les travaux d'une ou plusieurs loges. La loge est l'assemblée des franc-maçons qui travaillent en son sein et par extension, le terme loge peut qualifier le lieu de réunion des initiés.

⁶⁴ C.V.P., *op.cit.*

L'agence de documentation photographique Roger-Viollet, qui possède de plusieurs clichés du temple à l'amitié, est plus catégorique. La légende de l'un d'entre eux qualifie le temple de « maçonnique » en donnant comme éléments de preuve la coupole du temple à vingt-quatre rayons et l'étoile au centre du parquet⁶⁵. Toujours d'après le texte accompagnant l'image, le temple aurait abrité les travaux de la loge « Les Amis Réunis » à laquelle auraient appartenu des hommes éminents de la Révolution comme Robespierre ou Talleyrand. Probablement en référence au fonds iconographique Roger-Viollet, plusieurs ouvrages récents associent, sans le motiver, le temple à l'amitié à la franc-maçonnerie⁶⁶.

Pourtant, l'interprétation des décors du temple est peu convaincante et l'analyse des archives de la loge « Les Amis Réunis » n'étaye en rien un tel lien⁶⁷. Il n'est pas non plus possible d'attester de l'appartenance des révolutionnaires cités à la franc-maçonnerie⁶⁸.

De manière générale, il est difficile de rattacher la mode des fabriques de jardin à la franc-maçonnerie⁶⁹. L'étude des proportions, des rapports et de la géométrie ou encore du tracé régulateur⁷⁰ du temple à l'amitié ne permet pas, en effet, d'identifier une intention imputable à la tradition maçonnique. Le nombre de marches, celui des colonnes, leur emplacement, le tracé des décors intérieurs ne semblent pas non plus être le reflet de symboles utilisés par les maçons. Ainsi, malgré les nombreuses références de la littérature récente, le bâtiment de la rue Jacob n'apparaît pas avoir été conçu pour abriter une loge maçonnique. Cependant, bien que la forme d'un temple à quatre colonnes avec fronton ne permette pas seule d'évoquer la franc-maçonnerie, cette conformation s'avère compatible avec l'iconographie des jetons, médailles et autres *regalia* de certaines loges du début du XIX^e siècle⁷¹.

⁶⁵ Collection Roger-Viollet, document n° RV 622.64B. Légende : « Intérieur du temple maçonnique « A l'Amitié » de la loge des « Amis Réunis » dont firent partie Marat, Mirabeau, Robespierre et Talleyrand. Parquet de chêne décoré de l'étoile maçonnique marquée des initiales DLV/coupole à 24 rayons symbolisant les 24 heures du jour. La pièce était éclairée par une lumière zénithale venant de la voûte par rayons dirigés. Propriété (vers 1924-30) de miss Natalie Clifford Barney. Copyright Harlingue-Viollet ».

⁶⁶ Raphaël Aurillac, *Le Guide du Paris Maçonnerie*, Paris, 1998 ; V.V. Kirk MacNulty, *La Franc-Maçonnerie, Symboles Secrets et Significations*, Paris, 2006, pp. 116-117 ; Collectif, *Architectures Maçonniques*, Paris, 2006, p. 47. C'est surtout dans l'iconographie de ces publications que le temple de l'Amitié est considéré comme un temple maçonnique. Ces ouvrages récents utilisent souvent les mêmes clichés et montrent la difficulté d'illustrer les études consacrées à la maçonnerie dans les périodes antérieures au milieu du XIX^e siècle.

⁶⁷ BnF, FM2-44, archives de la loge *Les Amis Réunis*.

⁶⁸ Alain Le Bihan, *Francs-Maçons parisiens du Grand Orient de France (fin XVIII^e)*, Paris, 1966.

⁶⁹ Des études récentes montrent que l'appartenance de certains propriétaires à la franc-maçonnerie n'a sans doute pas influencé la conception des jardins à fabriques, essentiellement conçus pour l'agrément (voir notamment Laurence Châtel de Brancion, *Le jardin du XVIII^e siècle, images ou illusions du centre, des actuels XX^e colloque Images et représentations du centre organisé par Pollicia Hermetica sous la présidence d'Émile Poulit* à l'École pratique des Hautes Études, 12 janvier 2008).

⁷⁰ Le tracé régulateur est une règle de composition constituée des lignes de force, diagonales, principes géométriques, etc. qui peut présider à la construction des édifices. Ce tracé est soit choisi lors du dessin du bâtiment soit utilisé a posteriori comme moyen d'analyse.

⁷¹ Marc Labouret, *Les métaux et la mémoire*, Paris, 2007, p. 144, 155, 166, etc.

Le bâtiment a aussi pu être utilisé après sa construction pour des réunions fraternelles même si le maçon contemporain ne peut imaginer travailler dans un espace à plan circulaire non polarisé. Il faut en effet garder en mémoire que la configuration du décor d'une loge n'était pas fixée à l'époque de construction du temple. Les décors maçonniques étaient transportés et installés dans des pièces qui, en-dehors de la période des tenues, n'avaient pas de caractère maçonnique particulier⁷². Cependant, les dimensions intérieures du temple à l'amitié ne permettent pas d'accueillir une large assemblée ce qui ne plaide pas pour cette hypothèse. De plus, les recherches effectuées sur les propriétaires qui ont succédé à Delamarche se sont avérées infructueuses⁷³.

L'appellation de « temple à l'amitié » ne paraît pas non plus être directement liée à la franc-maçonnerie. L'amitié, qui évoque aussi la fraternité, est certes un élément important de la relation entre les maçons mais c'est le plus souvent dans des ouvrages dits profanes que les loges maçonniques sont décrites de manière allégorique comme des temples de l'amitié⁷⁴. Plusieurs noms de loges parisiennes des XVIII^e et XIX^e siècles comprennent le terme d'« amitié »⁷⁵. Mais les recherches effectuées dans les ouvrages de référence et dans les archives de ces loges n'ont pas permis d'établir de lien avec le numéro 20 de la rue Jacob ou avec ses occupants.

La question du caractère maçonnique du temple à l'amitié pose celle de l'appartenance des Delamarche à la franc-maçonnerie. Les registres des loges maçonniques des XVIII^e et XIX^e siècles, conservés à la Bibliothèque nationale de France, indiquent que Nicolas Simon Delamarche a appartenu à la loge du « Choix » en 1777⁷⁶, soit au moment où il débute sa carrière de Commissaire-priseur. Delamarche n'a pas fréquenté la franc-maçonnerie longtemps car son nom n'apparaît ni dans un autre registre du « Choix », ni dans une autre loge. Parmi les soixante-treize témoins du mariage du couple Delamarche en 1782, six au moins ont appartenu à la franc-maçonnerie au XVIII^e siècle⁷⁷. Cependant,

⁷² Une étude sur l'architecture des temples maçonniques en France est présentée par Bernard Toulier, *Architectures maçonniques*, 2006, AAM, pp. 41-83.

⁷³ Plus de la moitié des actes notariés conservés aux Archives Nationales étant en relation avec la famille Journault et le 20 rue Jacob est en déficit, et les actes du début du XX^e siècle ne sont pas encore accessibles aux chercheurs.

⁷⁴ Fr. Noél, *Nouveau dictionnaire des origines, inventions et découvertes...*, Paris, Janet et Costelle, 1827, T. I, p. 496 : « Le lieu où s'assemblent les francs-maçons peut être regardé comme le temple de l'amitié, à la porte duquel est le lieu du silence ».

⁷⁵ Comme les loges « Les Amis Réunis », « la Céléste Amitié » ou encore « l'Amitié », active au moment de la construction du temple (voir les archives de la loge BnF, FMF-46, 47 et 48).

⁷⁶ BnF, FMF-59, ff. 46-47. Il est écrit dans les deux tableaux de 1777 : « Nicolas Simon de la Marche, avocat au Parlement, âgé de 28 ans, rue Sainte-Marguerite ».

⁷⁷ Dans l'entourage de Nicolas Simon Delamarche, son client, aussi témoin à son mariage, le Comte de Langeron, fait partie des loges « La Société Olympique » en 1786 et « les Amis Réunis » en 1789. Parmi les intimes de madame Delamarche, son cousin germain, Pierre Raphaël Doucet de Suriny, banquier, est un franc-maçon actif dans la loge « La Céléste Amitié ». Il apparaît dans tous les tableaux de la loge de 1777 à 1781, et occupe toutes les fonctions, y compris Vénérable Maître. Une autre cousine germaine de madame Delamarche est mariée à Charles Louis Bocking, chirurgien major du régiment des gardes suisses, qui apparaît dans la loge « Guillaume Tell » de 1789 à 1791. D'après Alain Le Bihan, op.cit.

acun n'est membre d'une même loge et tous ont d'autres liens avec les mariés (parent, ami, relation professionnelle). Les amis avec qui le couple se lie après leur mariage n'ont pu être identifiés comme maçons⁷⁸ et l'inventaire après décès de Marie-Louise Delamarche ne fait apparaître aucun objet ni livre qui évoque spécifiquement la franc-maçonnerie⁷⁹. Ainsi, malgré leur entourage et l'initiation de Nicolas Simon Delamarche, les propriétaires du temple à l'amitié ne donnent pas le sentiment d'avoir été des francs-maçons actifs.

LA QUESTION DE L'INSCRIPTION « DLV »

Le sens des inscriptions présentes dans la décoration du temple, notamment les trois lettres DLV, a fait l'objet de nombreuses spéculations. Plusieurs interprétations ont été proposées mais la plupart ne résistent pas à l'analyse.

Dans l'hypothèse où les trois lettres seraient l'acronyme d'une expression, DLV pourrait signifier « Dieu Le Veut » ou « Deus Lo Vult » en bas latin⁸⁰ ou encore en latin « la Lumière de Dieu Vainc »⁸¹. Ces propositions évoquent la religion mais ne permettent pas d'établir de lien spécifique avec le couple Delamarche ou avec l'édifice dédié à l'amitié⁸². Les lettres DLV pourraient aussi former le nom ou la devise d'une loge contemporaine du temple, mais aucune correspondance n'a pu être trouvée avec les loges connues à l'époque⁸³.

Le signe DLV pourrait aussi être le nombre cinq cent cinquante cinq (555) exprimé en chiffres romains⁸⁴. En cela, il correspondrait à une double référence aux chiffres 3 et 5. Il n'a pas été possible de trouver d'utilisation symbolique de ce nombre en maçonnerie ou dans d'autres traditions. Une nouvelle fois, l'interprétation n'est pas concluante.

Enfin, il est possible que la dédicace à l'amitié soit adressée à une personne ou un groupe de personnes chères au couple Delamarche que rappellent les initiales DLV.

L'AMITIÉ, UNE VALEUR CULTIVÉE PAR LES DELAMARCHE

Pour préciser cette hypothèse, il est nécessaire d'étudier la maisonnée du 20, rue Jacob. Nicolas Simon Delamarche est bien entouré et a souvent mélangé amitié et relations professionnelles. N'ayant que peu de famille, le couple entretenait des amitiés fidèles qui s'étendent, pour certaines, sur plusieurs décennies⁸⁵ et parfois avec des personnages illustres⁸⁶.

Ces amis prouvent leur attachement à Nicolas Simon Delamarche lorsqu'il tombe malade vers 1810, en lui rendant visite régulièrement et en le soutenant moralement. Lorsqu'il écrit son testament, un an avant son décès, c'est une véritable lettre d'adieu qu'il rédige. Il y remercie ses amis et leur demande à plusieurs reprises de conserver et d'entretenir son souvenir⁸⁷.

NICOLAS SIMON DELAMARCHE ET LE MARQUIS DE LA VAUPALIÈRE

Parmi les amis que Nicolas Simon Delamarche nomme dans son testament⁸⁸, un seul a des initiales qui contiennent un « V » et qui sont compatibles avec le chiffre DLV : il s'agit du marquis de la Vaupalière.

Pierre Charles Etienne Maignard, marquis de la Vaupalière⁸⁹ est un personnage noble, riche, généreux et influent⁹⁰, qui fait partie des émigrés de la Révolution. Il est intime de Talleyrand et « un homme du monde aimable et doux à vivre (...), parfaitement bon »⁹¹.

A partir de 1789, Delamarche administre ses comptes et devient son fondé de procuration⁹². Par un hasard improbable, certains papiers personnels du mar-

⁷⁸ Son ami le plus proche semble être François Crotzet, juge au tribunal de première instance de Paris et maire de Ville-d'Avray de 1808 à 1811. Celui-ci est en effet témoin au mariage du couple en 1782, loge au 20, rue Jacob à partir de 1804, et cosigne en 1813 l'acte de notoriété relatif au décès de Nicolas Simon Delamarche, soit au moins 30 ans de relation. Mme Crotzet était aussi amie avec Mme Delamarche. Le notaire Ballet, devant qui il passait pour ses actes personnels autant que professionnels, était considéré par Delamarche comme « son plus vieil ami ». Les registres de l'étude du notaire contiennent en effet la trace de dizaines d'actes passés pour Delamarche pendant presque toute la période de son exercice (1780-1807). Enfin, plusieurs de ses clients sont devenus ses amis ou sont considérés comme tels par Delamarche.

⁷⁹ Nicolas Simon Delamarche lègue une bague et un saphir à Jean-Nicolas Corvisart tout en s'excusant des dérangements occasionnés par sa maladie (Testament de Nicolas Simon Delamarche, op.cit.) et les frères Erard lui constituent une rente viagère (Arch. nat., Min. centr., LXV (1^{er} mars 1808)).

⁸⁰ Testament de Nicolas Simon Delamarche, op.cit.

⁸¹ *Id.*

⁸² Il laisse son nom à l'hôtel de la Vaupalière, rue du Faubourg-Saint-Honoré, qu'il loue à son concepteur, l'architecte Louis-Marie Colignon.

⁸³ Il était, en 1789, commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, Lieutenant Général des armées du Roi, gouverneur pour sa majesté du Maine, du Perche et du Comté de Laval.

⁸⁴ La Duchesse d'Abrantès, *Histoire des Solons de Paris*, 1838, t.VI, p. 155.

⁸⁵ Le Comte de Langaron, dont les comptes étaient gérés par Delamarche, a épousé en 1784 Marie-Diane de la Vaupalière, la fille du marquis. C'est donc probablement ce mariage qui a mis les deux hommes en relation, les premiers relevés des comptes du marquis par Delamarche datant de 1789. Il apparaît par ailleurs que le marquis de la Vaupalière est le beau-fils de Jean-Baptiste Elie Camus de Pontcarré, le propriétaire du 34, rue de Seine de 1712 à 1776, sans qu'il soit possible de déterminer s'il y a un lien avec l'histoire du 20, rue Jacob.

⁷⁹ *Id.*

⁸⁰ Inventaire après décès de Marie-Louise Doucet veuve Delamarche.

⁸¹ Par exemple Katarina Bonnevier, *Behind Straight Curtains*, 2007, p. 131.

⁸² D'après la légende d'un des clichés du temple conservés dans la collection Roger-Viollet (document « RV 622-650 » ; voir aussi note 65 *supra*).

⁸³ Le temple à l'amitié n'est vraisemblablement pas un édifice cultuel.

⁸⁴ Analyse effectuée d'après Marc Labouret, op.cit. et Alain Le Bihan, op.cit.

⁸⁵ Katarina Bonnevier, op.cit.

quis sont conservés aux Archives nationales à Paris⁹³. Ces documents comportent notamment les comptes tenus par Nicolas Simon Delamarche, quelques poèmes et de nombreuses reconnaissances de dettes.

Or, parmi les débiteurs du marquis figure le notaire Angot, le propriétaire du 20, rue Jacob jusqu'en 1790⁹⁴. Dans un acte notarié daté d'avril 1789, la Vaupalière lui prête une forte somme (78 753 livres) et le débiteur met en gage, en plus d'une maison de campagne et d'une ferme, sa maison de la rue Jacob. Guillaume Angot ne parvenant pas à rembourser, le marquis demande qu'il soit procédé à la vente de ses biens par adjudication.

Comme cela a été dit plus haut, c'est précisément Nicolas Simon Delamarche qui acquiert la maison lors de l'adjudication en juin 1790. Il est très probable que le marquis de la Vaupalière a favorisé Delamarche, ne serait-ce qu'en l'informant de la vente.

Cela illustre la relation entre les deux hommes, plus étroite qu'une simple relation professionnelle. Nicolas Simon Delamarche voue à la Vaupalière une profonde admiration teintée de reconnaissance. Il possède chez lui un buste du marquis et dans son testament parle de son « respectable ami » qu'il « aime et révère de toute [son] âme » et qui a « beaucoup ajouté au bonheur et au charme de [sa] vie »⁹⁵. La Vaupalière, de son côté, a introduit Delamarche dans des sociétés choisies et se rend presque tous les jours à son chevet pendant les trois années qu'a duré sa maladie. Leur amitié dure au moins 20 ans et chacun mentionne l'autre dans son testament⁹⁶.

Les relations solides et durables qu'entretiennent les deux hommes permettent d'envisager un lien entre le marquis et le temple à l'amitié. Cette hypothèse est renforcée par le fait que Delamarche désigne Pierre Charles Etienne de la Vaupalière par les initiales « D.L.V. » dans ses comptes⁹⁷. Nicolas Simon Delamarche a ainsi pu élever le temple et le dédier à l'amitié, à la fois pour satisfaire son désir de postérité ou d'élévation et pour honorer son ami et bienfaiteur, le marquis de la Vaupalière.

CONCLUSION

Le temple du 20, rue Jacob a été bâti par le couple Delamarche après 1804 et probablement avant 1813, année du décès de Nicolas Simon Delamarche. Ce

dernier a sans doute élevé le temple pour célébrer l'amitié en général et le marquis de la Vaupalière en particulier. Néanmoins, seule la découverte d'archives en lien direct avec la construction du monument pourrait faire connaître sans contester les intentions de son commanditaire.

La méconnaissance de l'histoire du temple s'explique aussi par le peu d'originalité de l'édifice au moment de sa construction⁹⁸. La mode des fabriques de jardin étant passée et peu d'entre elles ayant subsisté, la rareté de l'édifice a pu le rendre mystérieux et engendrer des légendes.

L'origine maçonnique du temple serait l'une d'entre elles. Le temple à l'amitié n'est visiblement destiné ni à accueillir les travaux d'une loge, ni à honorer la franc-maçonnerie en général. Il est cependant possible que les valeurs maçonniques aient inspiré son commanditaire.

Quoi qu'il en soit, le temple à l'amitié de la rue Jacob a survécu à ses propriétaires successifs, à la pression foncière et aux projets d'aménagements du quartier Saint-Germain-des-Près. Son relatif isolement et la perspective agréable qu'il offre depuis le jardin ont dû aussi jouer en sa faveur. Le monument, « sans fenêtre, aux portes mi-closes, refuge d'un solitaire invisible ou disparu » selon Natalie Clifford Barney⁹⁹, est ainsi, deux siècles après sa construction, un rare et fragile témoin d'un temps révolu.

⁹³ Les papiers du marquis ont été trouvés au XIX^e siècle dans le tiroir d'un secrétaire du mobilier du Ministère de l'Intérieur. Le meuble provenait sans doute des biens saisis à l'hôtel de la Vaupalière lorsque son propriétaire a émigré après la Révolution (Arch. nat., T 447, dossier La Vaupalière).

⁹⁴ Voir plus haut la section consacrée à l'histoire du terrain.

⁹⁵ Id.

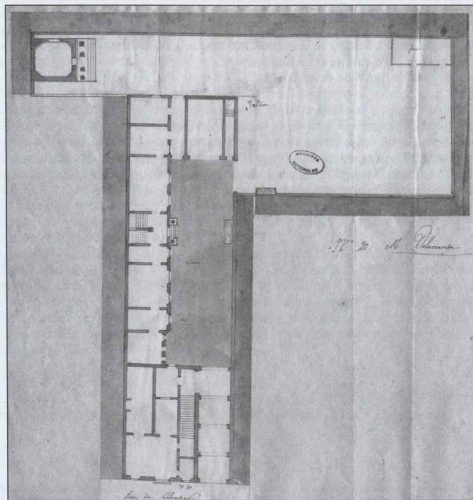
⁹⁶ Le marquis de la Vaupalière lègue à Mme Delamarche deux portraits de Mme et Mr de Langeron, sa fille et son beau-frère (Testament du marquis de la Vaupalière, Arch. nat., Min. centr., XLII, 766 (30 janvier 1816)).

⁹⁷ Dossier La Vaupalière, op. cit.

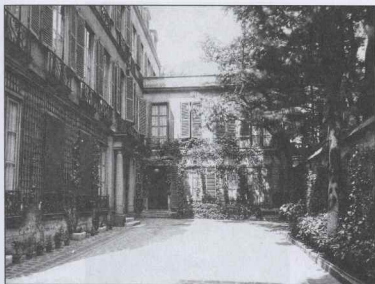
⁹⁸ A titre d'exemple, aucune mention du temple n'a été retrouvée chez Honoré de Balzac ou Eugène Delacroix qui pouvaient pourtant le voir depuis les fenêtres de leur logement. Balzac avait établi son imprimerie et son logement au 17-19, rue Visconti de 1826 à 1828 et Delacroix a habité et travaillé à la même adresse entre 1835 et 1844.

⁹⁹ Natalie Clifford Barney, *Pensées d'une Amazone*, 1920.

Annexe :
Dossier iconographique



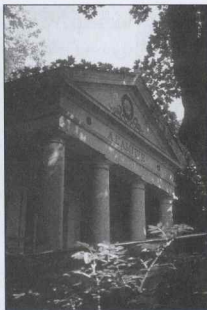
*Relevé cadastral de la parcelle du 20, rue Jacob (Arch. nat., cliché Baptiste Essez-Roulet).
 La fiche, datée de 1821 ou 1822, fait apparaître le temple à l'amitié (en haut à gauche) dans une
 géométrie légèrement faussée.*



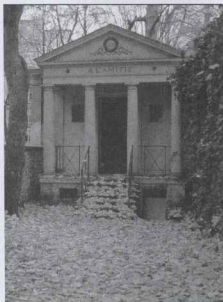
*Bâtiment sur cour et pavillon du 20, rue Jacob photographiés par Eugène
 Atget en 1910 (B.H.V.E., cliché Baptiste Essez-Roulet).*



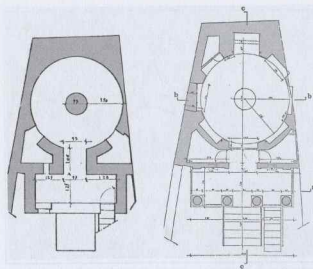
Le temple de l'Amitié du parc de Betz (DR).



Fronton du temple de l'Amitté aujourd'hui (clicé Christian Chevalier).



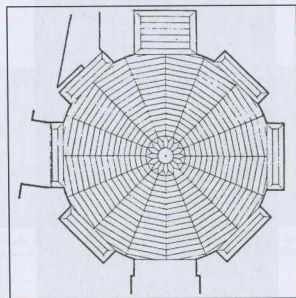
Le temple de l'Amitté aujourd'hui (clicé Christian Chevalier).



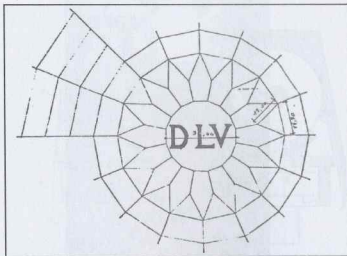
Sous-sol

Rez-de-Chaussée

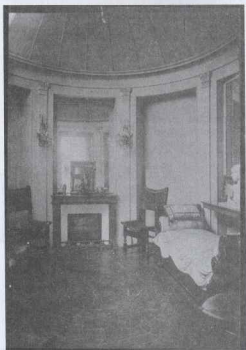
Plan du temple à l'Amitté : à gauche le sous-sol, à droite, le rez-de-chaussée (Med.Arch. Pat., clicé Baptiste Essez-Roulet).



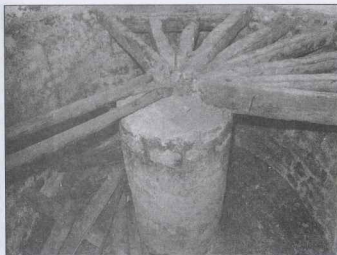
Relevé du parquet du temple à l'Amitté (Med.Arch. Pat., clicé Baptiste Essez-Roulet).



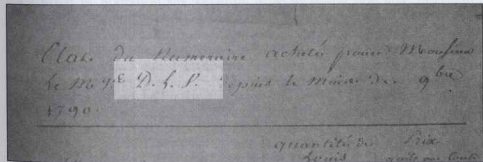
Relevé du détail de la rosace centrale du parquet
(Med.Arch. Pat., cliché Baptiste Essevez-Roulet).



Pièce en rez-de-chaussée vers 1925
(C.V.P. cliché Baptiste Essevez-Roulet).



Vue du sous-sol du temple depuis le rez-de-chaussée à l'occasion de la campagne de réfection en 1973. L'absence du parquet permet de voir le pilier central et les solives rayonnantes (C.V.P. cliché Baptiste Essevez-Roulet).



Extrait d'un registre de comptes du Marquis de la Vaupalière, désigné par les lettres D.L.V. par Nicolas Simon Delamarche (Arch. nat., cliché Baptiste Essevez-Roulet).